

Samedi 22 janvier

**C**LAUDE Terrien. Il sera donc parti avant nous, cet ami de chaque matin. Sa voix nous donnait du courage pour recommencer à vivre une journée, si gris que fût le ciel à travers la vitre ruisselante. Je dis bien : sa voix, d'abord, et non la synthèse politique qu'il réussissait à tout coup. J'ai toujours jugé les gens sur leur voix (lorsqu'elle n'est pas, comme la mienne, celle d'un estropié du larynx!). Les voix trompent moins que les visages : la concordance entre la voix et la sottise d'une créature souffre peu d'exceptions. Il y a des femmes qui ont la voix si bête qu'on doute qu'elles puissent l'être à ce degré; mais oui! Elles sont aussi bêtes que leur voix.

Cette voix de huit heures et demie, sur Europe n° 1, marquée d'un léger accent ni bordelais ni marseillais, cela paraît une lapalissade que de dire qu'elle était humaine.

Elle l'était au sens absolu. Claude Terrien me rappelait chaque matin que ce qui se passe en France et dans le monde est à la mesure de notre jugement et qu'il nous est donné de nous en faire une idée juste. L'histoire de vingt-quatre heures s'ordonnait en quelques minutes sous notre regard intérieur.

Ce qui se passe en France et dans le reste du monde : la bataille des partis vue à travers les journaux, les révolutions, les guerres, c'était de cela qu'il nous parlait — mais d'autre chose aussi parfois. Un matin (jamais je ne l'oublierai!) j'étais couché dans ma chambre de Vémars, songeant vaguement au *Bloc-Notes* paru la veille et où j'avais dû faire allusion à une attaque horrible. Je suis à l'écoute d'Europe n° 1. Claude Terrien commente un débat entre Couve de Murville et Spaak. Et voilà que soudain il tourne court; il dit : « ... J'en aurais fini si du faux duet Spaak-Couve je n'éprouvais la nécessité de passer à un autre duel qui n'a rien de politique — et où non plus ce n'est pas du sang qui a été versé, mais de la boue. Ce qui m'obligera à rester vague pour éviter de vous y faire tous patauger. »

C'est de moi qu'il s'agit, de mon dernier *Bloc-Notes*, de la plainte qui s'en élève : « ... Elle m'a profondément touché et je le dis. Et je dis aussi ceci : elle ne signifie pas que les coups ont porté. Tout au contraire, il y a, dans la vie, de ces coups qu'on croit recevoir, mais on découvre que le souffle même du boulet nous a écartés de lui alors même que nous nous croyions blessés. Aussi adroit qu'ait été le tireur, nous étions hors d'atteinte. C'est cela, je crois, la vérité dans cette affaire... »

Certes, beaucoup d'amis m'entourèrent et prirent ma défense à ce moment-là — mais c'étaient des amis. Je ne connaissais pas Claude Terrien, si sa voix m'était familière et chère. Elle s'élevait tout à coup pour ma défense et prenait à témoin un public innombrable. En vérité c'est de cela dont nous avons besoin à certaines heures, devant certaines attaques : non pas d'arguments pour notre défense, mais d'une bonté qui se manifeste, d'un geste désintéressé qui témoigne que nous pouvons de nouveau soupirer avec Rimbaud, délivré un instant de son enfer : « Le monde est bon! Je bénirai la vie! » A partir de ce malin-là, j'ai de nouveau fait confiance à l'homme.

Mais enfin ce n'est pas la gratitude qui m'incitait chaque matin à me mettre à l'écoute d'Europe n° 1. Je savais que l'essentiel me serait dit en quelques minutes. La première loi du journal parlé, c'est d'être neutre en politique. Comment faisait Claude Terrien? Il ne laissait rien deviner de ses choix personnels, et pourtant on ne saurait être moins neutre qu'il n'était, plus engagé de tout son cœur et de tout

son esprit : sinon nous ne l'eussions pas écouté. Ce qu'il s'interdisait de dire animait sourdement ses propos, leur donnait une résonance singulière. Aussi demeurera-t-il un modèle pour les rédacteurs de toutes les sortes de journal parlé : les techniques nouvelles leur interdisent de délayer, à l'exemple de ceux de la presse écrite qui tirent à la ligne. Un innombrable auditoire invisible leur impose une modération et une prudence dont nous sentons tout le prix lorsque éclate un scandale comme l'affaire Ben Barka<sup>1</sup>.

Ces confrères du « journal parlé » informent, ils n'utilisent pas. Ils ne se servent pas du crime pour élabousser le plus possible d'adversaires, comme font les rédacteurs d'une certaine presse écrite, pour qui l'important c'est que les élaboussures giclent le plus haut possible, atteignent tel ministre sinon de Gaulle lui-même — et je ne suis pas si naïf que de m'en étonner : quelle opposition s'est jamais retenue de tirer ce qu'elle pouvait d'une histoire policière ? Ce qui est commun à tous les régimes, c'est le scandale policier — parce que le crime politique est toujours crapuleux dans l'exécution, et que la répression du crime, depuis qu'il y a des hommes et qui tuent, a toujours exigé le recours à des indicateurs, qui, bien sûr, n'appartiennent pas à l'élite humaine.

Ce qui est pain bénit pour l'opposition, c'est la loi du silence que la conjoncture internationale (comme dans l'affaire Ben Barka) impose parfois durant quelques jours aux responsables, et c'est aussi la nécessité de laisser courir un suspect, le temps qu'il faut pour atteindre ses complices. Nous savons tous, depuis la Résistance, ce qu'est un réseau.

L'exploitation du scandale est dans l'ordre. Ce qui aujourd'hui ne l'est pas, c'est que les coups ne viennent pas seulement de l'adversaire, et que certaines balles partent des rangs gaullistes. Des gaullistes tirent sur de Gaulle et ils le savent : ils ne sont pas si bêtes que de croire qu'on peut attaquer le Premier ministre de de Gaulle et son ministre de l'Intérieur sans l'atteindre lui aussi.

Que vous aimiez ou non la forme du nez de M. Pompidou, son caractère et le style de sa vie n'a pas d'importance dans le débat actuel : ce n'est pas de cela qu'il s'agit et ce n'est pas ce qui est en question. Ah ! belles âmes, vous avez bien mal entendu la leçon de de Gaulle qui est, en même temps que le don de tout son être à la France, la soumission au réel. Ainsi se manifeste l'humilité chez ce seigneur intrai-

1. Leader de l'Union des Forces Démocratiques Populaires, (parti d'opposition au gouvernement marocain) qui a été enlevé et assassiné en France.

table : il ne se soumet à personne, sinon à ces maîtres que Dieu nous donne de sa main — et ce sont les circonstances, comme le veut Pascal, les événements, mais aussi les êtres. Il utilise ceux qu'il a rencontrés sur sa route — et ce fut au temps de l'O.A.S. parfois un Roger Frey, qui a dominé et a vaincu la plus redoutable tentative de subversion que l'Etat en France ait jamais subie.

Ce ministère à deux têtes, ce que nous en redoutons est en quelque sorte neutralisé par la présence souveraine de celui qui demeure le maître — dont on dirait, à vous lire, étranges gaullistes, qu'ils vous font pitié, ce pauvre vieux. Rassurez-vous ! Il a d'autres amis que vous, et qui ne sont pas « de gauche » s'ils ne sont pas non plus de droite : qui sont ses amis, simplement.

Ces balles parties de nos propres rangs m'obligent à donner ma démission de président du comité France-Maghreb, que l'affaire Ben Barka a ressuscité. Au vrai, j'étais un ressuscité malgré lui, condamné à signer, tous ces jours-ci, des communiqués que je n'avais pas rédigés. Certes j'en approuvais l'esprit et la lettre — mais non toutes les intentions. Je ne veux pas qu'on puisse me croire d'accord avec ces gaullistes qui, pour tirer sur les ministres de de Gaulle, ont attendu l'heure du guet-apens.

Oui, un guet-apens. Qui en pourrait douter ? Un peu avant, ou un peu après l'assassinat de Ben Barka (je ne retrouve pas la date de cette visite), un ami marocain, qui connaît bien le dessous des cartes, me parlait de l'étroite liaison du général Oufkir et des services secrets américains. Ce qui en est réellement, je l'ignore. Il reste que pour une fois ces services viennent de réussir un magnifique coup double, contre le tiers monde, en se débarrassant de Ben Barka, et contre de Gaulle. Si les services américains sont innocents dans cette affaire, c'est le diable qui aura joué pour eux.

### Samedi 29 janvier

**D**ANS ce doux pays, qui veut noyer son chien ne l'accuse pas toujours de la rage : comme le chien ne mord pas, ne bave pas, les bonnes gens ne croiraient pas qu'il est enragé. Alors il faut inventer quelque chose d'autre pour se débarrasser de lui. Mais quoi ? Si l'animal est de race, qui songerait à lui reprocher son origine et à lui en faire un crime ? C'est pourtant l'étrange parti que prend Pierre Viansson-Ponté dans *Le Monde* d'hier soir. Selon lui : « L'abus du renseignement, le goût du secret, le recours aux méthodes occultes, aux agents, aux réseaux, aux polices